

III

Comme moyens d'exécution, Napoléon a la rapidité et le nombre.

Du 5 au 11 septembre, il fait faire à son armée, qui livre en outre deux combats et une bataille, cent soixante kilomètres. En 1805, la division Friant se porte en trente-six heures de Presbourg à Sokolnitz; il y a trente-six lieues. Six jours après Iéna, le 20 octobre 1806, Lannes et Davout franchissent l'Elbe à Wittenberg, à plus de quarante-cinq lieues du champ de bataille. Ses soldats disaient: "L'Empereur a trouvé une nouvelle façon de faire la guerre, il se sert de nos jambes plus que de nos baïonnettes."

Par l'action prépondérante du nombre, Napoléon entendait que la victoire appartient, non pas au capitaine qui a le plus de soldats, mais à celui qui "sait se diviser pour vivre et se concentrer pour combattre", et qui, "avec une armée peu nombreuse, possède toujours plus de forces que l'ennemi sur le point à attaquer ou sur le point attaqué." A cette remarque de Moreau, — Moreau dont il disait: "S'il avait 60,000 hommes et moi 40,000, je le mettrais dans ma poche." — que c'est toujours le plus grand nombre qui bat le plus petit, il répartit ironiquement: "Vous avez raison. Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, je groupais rapidement la mienne, je tombais comme la foudre sur une de ses ailes, et je la culbutais. Je me portais ensuite sur une autre fraction, toujours avec toutes mes forces. Je battais ainsi la grosse armée en détail. La victoire était donc, comme vous le dites, le triomphe du plus grand nombre sur le plus petit."

(La fin au prochain numéro)

LE PROCHAIN DÉLUGE

Un certain nombre de géologues tombent d'accord, avec M. Léon Lewis, auteur d'une copieuse étude à ce sujet, sur la nature, sinon sur l'échéance du prochain déluge. Ce cataclysme inévitable, dont nous sommes menacés dans un avenir prochain, serait causé par les immenses glaciers du Pôle-Sud.

En effet, tandis que le Pôle-Nord est une mer sur laquelle flottent des glaçons, le pôle Sud est

formé par un vaste continent. Il en résulte que, alors que les glaces du premier peuvent s'écouler librement chaque année vers l'équateur et se dissoudre dans la mer, celles du second, au contraire, sont retenues et s'y amoncellent constamment. Elles sont arrivées ainsi à former une muraille qui, à Robertson-Bay, par exemple, selon M. Bordegreind, n'a pas moins de 12,000 pieds de hauteur, en comptant la partie libre et la partie immergée, sans parler d'autres endroits où elle est encore plus considérable. C'est cette muraille que l'on appelle le "Cap de glace".

Tant qu'elle demeurera intacte, les choses resteront en l'état, et nulle catastrophe n'est à redouter. Mais qu'un jour elle soit entamée ou brisée par quelque phénomène météorologique, géologique ou marin, alors il se produirait une formidable débâcle.

Remontant vers le Nord et traversant l'Equateur, la terrible flotte blanche viendrait frapper la côte d'Afrique, du golfe de Guinée au cap Vert. Elle contournerait ensuite le continent africain, et, courant toujours vers le Nord, submergerait la Grande-Bretagne, la Suède et la Norvège, la Finlande et la Russie du Nord, dévastant toutes ces contrées sous un véritable déluge glacé.

Enfin, les montagnes de glace flottantes, arrivées au Pôle-Nord, l'encercleraient entièrement et en feraient une mer fermée. D'où un refoulement des eaux, qui s'épancheraient vers le sud avec un volume et une force indescriptibles. Il y aurait alors, de ce fait, un second déluge, qui dévasterait divers pays d'Europe, notamment l'Espagne et le Portugal.

Mieux vaut aimer sans retour que de ne point aimer.

* * *

Ce qui s'appelle l'âge de raison ne serait-il pas l'âge de la folie ?

* * *

J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.

* * *

On a toujours des prétextes pour allonger les voyages et pour raccourcir les lettres.

* * *

La religion est une mère; on la quitte au premier succès, elle vous attend à la première larme.

rabiniers à la Moskowa, la jeune garde soutenue par les batteries de Drouot à Lutzen, les grenadiers de Friant à Montmirail, la vieille garde et les cuirassiers de Milhaud à Ligny. C'est aussi avec ces soldats redoutés, jalousement tenus en réserve, qu'il rétablit le combat compromis, comme à Eylau où soixante escadrons de cuirassiers et de dragons brisent l'offensive de l'infanterie russe, comme à Wagram où cent bouches à feu, soudain démasquées, arrêtent net le centre victorieux de l'archiduc Charles.

Neuf fois sur dix, l'Empereur prend l'offensive; mais sa méthode d'attaque varie selon les forces qu'il a dans la main, les positions de l'ennemi, la figure du terrain. "On ne doit prescrire rien d'absolu, dit-il. Il n'y a pas d'ordre naturel de bataille." A la troisième journée d'Arcole, à Rivoli, à Bautzen, à Vauchamps, il manœuvre par mouvement tournant. A Friedland il emploie l'ordre oblique; à la Moskowa, l'ordre parallèle. A Iéna, il débordé une des ailes; à Lutzen, à Dresde, à Craonne, il débordé les deux ailes. A Austerlitz, à Essling, à Wagram, à Ligny, il perce le centre.

Dans tous les cas, il commence par des attaques vigoureuses ou des démonstrations menaçantes contre le front ou contre les flancs. Puis, quand il voit ou prévoit que l'ennemi a engagé ses réserves et dégarni un point de sa ligne, c'est sur ce point momentanément affaibli qu'il concentre tout le feu de l'artillerie, précipite les colonnes d'assaut, déchaîne l'ouragan des chevaux, et fait brèche.

Pour préparer ses attaques, Napoléon emploie toutes les ressources de la "partie savante de la guerre"; mais c'est à la "partie divine" qu'il doit de saisir le moment précis de l'exécution. "Le sort d'une bataille, dit-il, est le résultat d'un instant, d'une pensée. Le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accompli." Il possède au même degré la sûreté au coup d'oeil et la rapidité de la pensée. A Eylau, dix escadrons russes ont percé la division Augereau; ils piquent droit sur l'état-major impérial. Bessières crie aux chasseurs d'escorte: "En avant! sauvez l'Empereur." D'un geste, Napoléon les arrête. Il a jugé qu'il ne reste pas assez de souffle et de cohésion à la cavalerie pour arriver jusqu'à lui. "Ma supériorité dans les batailles, disait-il souvent, tient à ce que je pense plus vite que les autres." Dès la première campagne d'Italie, on avait remarqué cette impétuosité de pensée. Cômeys lui écrivait de Milan, le 15 juillet 16: "J'ai reconnu en vous l'habitude de voir très juste, quoique très vite."

En tactique, il cherche l'écrasement de l'ennemi: "die Niederwerfung des Feindes" (Clausewitz a formulé le mot, Napoléon avait trouvé la chose). En stratégie, il cherche la bataille décisive. "Mes soixante batailles, disait-il à Sainte-Hélène, ne sont qu'une partie de très vastes combinaisons. Elles ne doivent être jugées que par les résultats. Marengo m'a donné l'Italie, Ulm a vu disparaître toute une armée, Iéna a livré la monarchie prussienne, Friedland a ouvert l'empire russe, Eckmühl a décidé de toute une guerre."

Pour obtenir cette bataille décisive, pour arriver, selon son expression, à "étrangler l'ennemi comme un lutteur étroit son adversaire", Napoléon se porte audacieusement, par une marche en carré, sur le flanc ou sur la ligne de retraite de l'ennemi et lui livre bataille à front oblique ou à front renversé. Cette grande méthode stratégique, qui est par excellence la méthode napoléonienne, eut pour résultats la bataille de Lodi, la bataille d'Arcole, la bataille de Marengo, la capitulation d'Ulm, les victoires d'Iéna et d'Austerlitz. L'empereur voulait opérer de même en janvier 1807 contre Bennigsen, en avril 1809 contre l'archiduc Charles, en août 1813 contre Schwarzenberg, en mars 1814 contre la grande armée austro-russe. Mais en 1807, la retraite de l'ennemi vers Königsberg, en 1809 la capitulation de Ratisbonne, en 1813 les alarmes de Gouvion-Saint-Cyr à Dresde, en 1814 la marche soudaine des alliés sur Paris, vinrent traverser ses plans.

Si le front d'opérations de l'armée ennemie est trop étendu pour que l'on puisse le tourner ou même le déborder, Napoléon se porte au centre de la ligne, entre les deux masses principales, de façon à les séparer et les combattre l'une après l'autre. Il agit ainsi au début de la campagne de 1796 et au début de la campagne de 1815; et il chercha à employer la même manœuvre en 1812, contre les armées de Bagration et de Barclay de Tolly.



LE ROCHER DE LADYBRAND

Certains rochers présentent cette curieuse particularité de reproduire assez exactement des têtes humaines, des personnages entiers dans des attitudes caractéristiques, des animaux. Le rocher ci-dessus en offre un remarquable exemple; il est situé près de Ladybrand, dans l'Etat libre d'Orange, non loin des confins du Basoutoland, au pied d'une montagne. Sa ressemblance avec une gigantesque tête d'homme est plus saisissante encore dans la réalité que dans ce dessin. Le profil est de la plus parfaite régularité, du front au menton. La seule critique à adresser à cette sculpture, due au hasard, est le développement excessif de la tête, qui n'est pas en proportion avec le visage.